

VIRGINIE BONZOMET

LA MORT M'A  
RÉVEILLÉE

*D'esthéticienne à médium*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530433

Dépôt légal : avril 2026





# Chapitre 1

## Avant que tout bascule

Avant que tout bascule, j'étais une jeune femme normale. Et en même temps, pas tout à fait.

De l'extérieur, ma vie pouvait ressembler à celle de beaucoup d'autres : une famille, des études, quelques projets flous, des questions sur l'avenir. Mais à l'intérieur, il y avait déjà des failles, des angoisses, une sensation de décalage permanent que je ne savais pas encore nommer.

Mes parents ont divorcé quand j'avais deux ans.

À cet âge-là, on ne comprend pas vraiment ce qui se passe. Du moins, en ce qui me concerne, car je n'ai pas de souvenirs de cette période. Ni de celle où j'ai vécu avec mes deux parents. Tout juste des anecdotes racontées, mais rien de plus. Donc pas de nostalgie d'instant magiques d'une famille classique à vous conter, pas de souvenirs de merveilleux Noël, de belles fêtes d'anniversaire ou autres : je ne me souviens de rien.

Très vite, mon père, Éric, a rencontré Marie-Jo, ma belle-mère. Avec elle est arrivé son fils, Brice. Ils se sont mariés, et autour de mon père, une nouvelle famille s'est construite.

Rapidement, quelque chose en moi s'est tendu.

Je ne voulais pas aller chez eux, je ne voulais pas y dormir. Les week-ends étant souvent source de malaise, il a été décidé que je n'irais que les dimanches.

Je vais être très claire : j'aime mon père. Énormément. Il n'a juste pas su répondre à mes attentes ; je me suis sentie « en trop » et je n'ai pas trouvé ma place dans cette famille nouvellement recomposée. Mais ce n'est pas grave, les choses devaient en être ainsi. J'en ai souffert, mais avec du travail et

une importante prise de recul, j'ai réussi à dépasser cela, et aujourd'hui, je ne lui en veux plus. Il a fait ce qu'il a pu avec ses émotions et ses difficultés. Comme tout le monde, finalement.

Paradoxalement, l'entente entre mes parents, elle, était excellente.

Et elle l'est toujours à l'heure où j'écris ces lignes. Ils sont restés amis et continuent de se fréquenter de manière régulière. Sur ce plan-là, j'ai eu un modèle de séparation plutôt apaisé, presque étonnant.

Mais l'harmonie entre eux ne réparait pas tout ce que je pouvais ressentir, moi, à l'intérieur. Dans cette organisation familiale, je me sentais souvent un peu perdue et peu comprise.

Alors, naturellement, je me suis beaucoup rapprochée de ma mère. Nous étions très fusionnelles. Elle était mon repère, ma sécurité. Les séparations avec elle étaient difficiles tant nous étions proches. Pour moi, rien n'était plus important qu'elle.

À l'âge de six ans, Jean-Luc est arrivé dans nos vies. Il est devenu mon beau-père. Il était papa de trois enfants. Je l'ai beaucoup apprécié. Il a été comme un père pour moi, un vrai pilier. Il était aussi le père de mon demi-frère Florent, qui est arrivé dans la famille des années plus tard, mais nous en reparlerons plus loin.

Ma vie familiale ressemblait à un puzzle dont les pièces ne venaient pas toutes de la même boîte, mais qu'on essayait quand même d'assembler.

Dans mon paysage familial, côté maternel cette fois, il y avait ma cousine, Émilie, la fille de ma tante. Mais c'était bien plus qu'une cousine : elle faisait partie intégrante de ma vie, et elle en a également modelé une partie. Nous avons six mois d'écart. À l'époque, nous étions très proches et j'aurais vraiment aimé que nous le restions.

Depuis toutes petites, nos grands-parents maternels nous gardaient ensemble. Par contre, là, j'ai quelques souvenirs de vacances d'été chez eux, à jouer aux cartes avec mon grand-père, qui s'occupait beaucoup de nous. C'est lui qui nous a

initiées au tarot et à la belote. Il nous faisait aussi d'incroyables tartes aux pommes, nappées pour une moitié de confiture de fraise et, pour l'autre, de confiture d'abricot, faites maison. Cela peut sembler bizarre, et ça l'était vraiment ! Mais c'était bien, c'était doux et joyeux.

Ma cousine et moi avons finalement été élevées comme deux sœurs. Très proches, mais ô combien différentes.

L'adolescence nous a éloignées, c'est certain, mais une tierce personne y a participé au même titre. Il s'agissait de Barbara, la fille de Jean-Luc. Émilie et elle se sont toujours bien entendues, avec des passions similaires, des parcours presque déjà tracés. Donc, sur le papier, nous étions trois jeunes filles du même âge et tout aurait pu être parfait. Mais dans la réalité, je me suis sentie délaissée et mise à l'écart.

Et à la fois, comment leur en vouloir ?

Je me sentais déjà dans un autre univers ; j'avais, en secret, commencé à parler « seule », à recevoir des réponses à des questions non formulées distinctement, et à parler avec la nature.

Et je me souviens d'un été en particulier, à Hourtin. J'étais adolescente.

Ma mère travaillait, elle n'avait pas de vacances, alors je suis partie avec mon oncle, ma tante, ma cousine et ma demi-sœur. Dans l'idée, tout avait l'air idéal : plage, rires, liberté.

Mais non.

Ma cousine et ma demi-sœur étaient devenues très proches et très complices. Elles avaient leurs blagues, leurs conversations, leurs secrets. Moi, j'étais là, mais un peu en dehors. Pas vraiment intégrée, pas vraiment choisie. Celle qu'on garde dans le décor, mais qui ne fait pas vraiment partie de la scène.

Cet été-là, à Hourtin, pour la première fois, j'ai eu envie de mourir.

Pas juste le « j'en ai marre » d'une ado dramatique. Une vraie envie de disparaître. Je me sentais seule, et je passais même pour une « folle » aux yeux de certains membres de la famille.

C'était comme si le monde pouvait très bien continuer sans moi.

Alors oui, on peut dire que j'ai eu une enfance « normale » dans bien des aspects. Mais à l'intérieur, rien ne me semblait vraiment normal.

Et puis, lorsque j'ai eu quinze ans, une autre nouvelle est venue bouleverser ma vie, mais cette fois dans l'autre sens : ma mère était enceinte.

Nous étions en 1997 et, quelques mois plus tard, est né Florent.

À cet âge-là, quand ma mère m'a annoncé sa grossesse, j'étais folle de joie. J'adorais les bébés et j'avais envie de m'en occuper. C'est exactement ce qui s'est passé. Je me suis beaucoup occupée de lui.

J'ai joué les baby-sitters, la grande sœur, parfois presque la deuxième maman. Il vivait avec nous, je le voyais tout le temps. Je lui donnais le biberon, je le changeais, je le promenais.

Cette grande différence d'âge aurait pu nous éloigner ; elle nous a, au contraire, rapprochés.

Florent a pris une place énorme dans ma vie. Il la garde encore aujourd'hui. Je l'aime de tout mon cœur, même si je ne suis pas toujours douée pour le montrer.

À cette même période, mon corps a décidé de se rebeller.

J'étais déjà myope, donc j'avais des lunettes. De grosses lunettes. Il a fallu aussi que je porte un appareil dentaire, des « bagues ». Et, comme si la vie avait décidé de tester ma patience, mon visage s'est amusé à expérimenter à peu près toutes les formes d'acné possibles.

Le combo parfait.

Dans ma tête, je n'étais pas juste « moyenne » : je me trouvais franchement très, très moche. Quand je me regardais dans le miroir, il m'arrivait souvent de me mettre à pleurer.

Impossible de voir autre chose que ce qui me posait problème : mes dents, ma peau, mes lunettes, mon corps. J'avais l'impression que tout était de travers, que rien n'était « comme il faut ».

Ce que beaucoup vivent comme une période un peu compliquée, je le vivais comme une accumulation de preuves que quelque chose n'allait pas chez moi. Surtout qu'en plus, les quelques copines que j'avais n'avaient pas ces problématiques et étaient même plutôt jolies. Le fossé était donc immense.

En réalité, j'avais peu d'amis. Je n'ai jamais fait partie des filles très entourées, avec un grand groupe autour d'elles. J'avais une ou deux amies, parfois, mais rarement plus. Et souvent, l'histoire se terminait mal.

Dans mes amitiés, je donnais beaucoup. Trop, sans doute.

Je m'investissais, j'étais présente, j'écoutais, je soutenais. J'avais ce réflexe de tout offrir pour être aimée, pour être acceptée. Et très souvent, le scénario était le même : à la fin, je me faisais trahir ou oublier. Je n'ai gardé, par ailleurs, aucune amitié de ces époques scolaires.

C'est comme si, déjà, la vie m'entraînait dans une forme de solitude intérieure.

Mon parcours scolaire, lui, n'avait rien d'extraordinaire. Je n'étais même pas bonne élève, mais j'ai quand même réussi à obtenir mon bac littéraire.

Globalement, on me répétait que j'étais bonne en français, que j'adorais écrire et que j'étais plutôt à l'aise en langues... et désespérante en maths. Le genre de situation où même la calculatrice se sent inutile.

Le bac littéraire s'est imposé presque par élimination. Même là, je ne savais pas vraiment où j'allais. Je n'avais pas de grande ambition claire comme Barbara, ou comme Émilie qui souhaitait devenir ingénieure.

Moi, je ne savais pas.

Après le bac, j'ai poursuivi à la fac, parce que... je n'avais toujours pas d'idée précise.

Je me suis inscrite en Langues, Littératures et Civilisations étrangères, en anglais, à l'université de Pessac. Très rapidement, j'ai découvert que la fac n'était pas faite pour moi. Que j'étais bien plus à l'aise à la cafèt' que dans les amphithéâtres !

J'ai passé de bons moments, mais absolument aucun qui aurait pu me rapprocher d'une quelconque carrière dans les langues.

Ma mère, elle, regardait tout ça avec beaucoup d'amour... et un certain désespoir.

« Ah, Virginie, elle sait surtout ce qu'elle ne veut pas faire ! » disait-elle régulièrement.

Et elle avait raison.

Je fuyais le concret et mon avenir parce que j'étais littéralement pétrifiée par la vie. Par le monde du travail, par les autres de manière générale, mais aussi par les nouvelles situations. Les inconnus, les codes à respecter, tout ça me mettait facilement mal à l'aise.

Je n'avais pas ce côté fonceur que certains ont naturellement. Moi, il me fallait du temps, de la douceur, et, si possible, quelqu'un à côté de moi qui savait où aller. Et qui faisait à ma place, si possible...

Pour être totalement honnête, je m'imaginai plutôt trouver un mari qui gagne bien sa vie, devenir mère au foyer, m'occuper de la maison et des enfants, et ne plus avoir à affronter directement cette société qui me semblait si intimidante.

On pourrait appeler ça un plan de carrière... un peu particulier.

Mais c'était mon rêve.

Sauf que j'avais dix-neuf ans, j'étais célibataire, et il fallait que je travaille.

Alors je me suis mise à réfléchir. S'en sont suivies plusieurs pistes.

La première : hôtesse de l'air.

L'idée me plaisait beaucoup : voyager, parler anglais, voir du pays, changer d'air, sans mauvais jeu de mots. Je suis allée passer un entretien chez Air France et, sur le moment, je me suis dit que ce métier pourrait vraiment me convenir.

Mais il y avait un détail : pour obtenir le certificat nécessaire au personnel navigant, il fallait suivre une formation spécifique. Une fois cette formation financée par Air France, le titulaire du certificat devait cinq années de travail sur Paris.

Cinq ans loin de ma mère, loin de ma famille ?

Pour beaucoup, c'est une opportunité. Pour moi, c'était impensable.